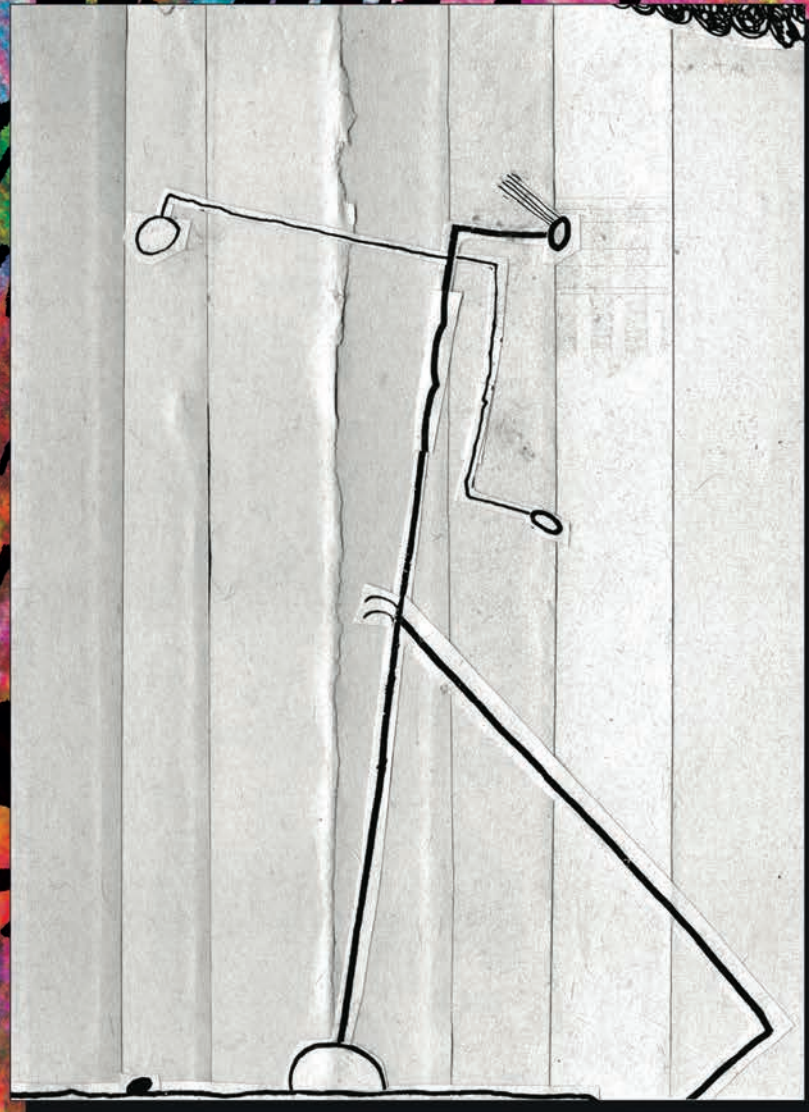
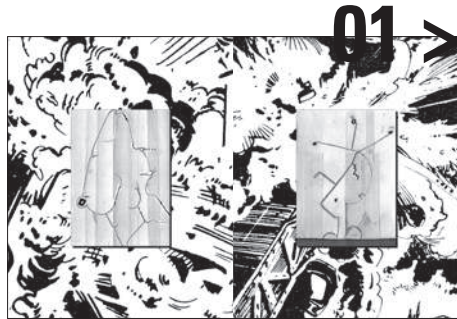


REVUE & CORRIGÉE ¹¹⁶
SURFACE ÉCRITE DES PRATIQUES
SONORES EXPÉRIMENTALES

JUIN 2018
6,50 EUROS



SOM- MAI- RE



01 → **05**
Carte Blanche
/ Kinder à la viande - Richard Bokhobza & Thomas B.



08
Compartment Rumeurs
/ Paul-Yves Bourand



09
Photo-légende
/ Gérard Rouy



10 → **15**
Nina Garcia / Mariachi
/ Alexandrine Kirmsler



16 → **19**
Clark Gable
/ Thomas Dunoyer
de Segonzac



20 → **23**
Thomas Bonvalet
/ Michel Henritzi



24 → **27**
Jacob Ullmann
/ Dafne Vicente-Sandoval



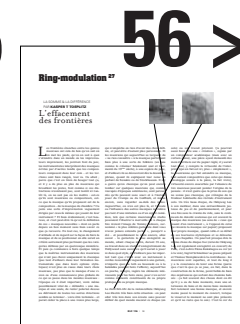
28 → **31**
Tout artiste plongé dans le monde...
/ Jean-Léon Pallandre



32 → **36**
Emmanuel Lalande - PiedNu
/ Joël Pagier



37 → **55**
Chroniques



56 → **61**
Ring Modulation²⁷
/ Kasper Toeplitz

COMITÉ DE RÉDACTION

DIDIER ASCHOUR, PAUL-YVES BOURAND, JEAN-KRISTOFF CAMPS, BARBARA DANG, ALEXANDRINE KIRMSER, LIONEL PALUN, CAROLE RIEUSSEC, MATTHIEU SALADIN, KASPER T. TOEPLITZ, DEBORAH WALKER

REDACTRICE EN CHEF

ALEXANDRINE KIRMSER

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION

BARBARA DANG

DÉPÔT LÉGAL

ISSN 0996-5335 / CPPAP, AS N°0515-G-86533

IMPRIMERIE

TANGHE PRINTING, COMINES / MARS 2018

LES PROPOS TENUS DANS LA REVUE N'ENGAGENT QUE LEURS AUTEURS...

NOUS VOUS RAPPELONS QUE PRESQUE TOUS LES NUMÉROS DE R&C SONT AUSSI ACCESSIBLES VIA LE SITE DE SCOPALTO :

WWW.SCPALTO.COM/MAGAZINE/REVUE-ET-CORRIGEE

R&C ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION NOTA BENE

[HTTP://WWW.REVUE-ET-CORRIGEE.NET](http://WWW.REVUE-ET-CORRIGEE.NET)

ADMINISTRATION & ABONNEMENTS

ABONNEMENT@REVUE-ET-CORRIGEE.NET

RÉDACTION (ENVOI D'INFORMATIONS, CDS, ETC.)

CONTACT@REVUE-ET-CORRIGEE.NET

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

PAUL-YVES BOURAND, GREGOIRE BRESSAC, EMMANUEL CARQUILLE, CLAUDE COLPAERT, BARBARA DANG, THOMAS DUNOYER DE SEGONZAC, PIERRE DURR, MAIXENCE HERVAUT, MICHEL HENRITZI, ALEXANDRINE KIRMSER, CYRILLE LANOE, JOEL PAGIER, JEAN-LEON PALLANDRE, LIONEL PALUN, CAROLE RIEUSSEC, GERARD ROUY, KASPER T. TOEPLITZ, DAFNE VICENTE-SANDOVAL

COUVERTURE & PORTFOLIO

RICHARD BOKHOBZA & THOMAS B.

MAQUETTE & MISE EN PAGE

JULIE CRONIER

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES & ILLUSTRATIONS

© TOUS DROITS RÉSERVÉS



**NINA GARCIA /
MARIACHI,
LA RELEVE**

PAR ALEXANDRINE KIRMSER

La première fois que je l'ai entendue en concert, ce que je lui ai d'abord vu entre les mains, du fond de la salle, c'est une basse. C'est que j'étais habituée à un certain rapport entre taille du manche et taille de l'instrumentiste. On a beau se vouloir indemne de toute vision préconçue, nos cerveaux restent des banques de données assez propices à l'épiphanie de mirages. Mais Nina Garcia est guitariste.

Certes, on ne peut pas dire que les guitaristes manquent à l'Hexagone. A commencer par leur père à tous, Jean-François Pavros : s'agissant du rapport taille du manche/taille de l'instrumentiste, le mec se pose là, et serait-il romancier français et non musicien expé, sûr qu'il serait déjà entré de son vivant dans la Pléiade de Gallimard. Et puis il y a Noël Akchoté, Didier Aschour, Olivier Benoît, Hervé Boghossian, Ivann Cruz, Nicolas Desmarchelier, Julien Desprez, Marc Duret, Fabrice Eglin, Lionel Fernandez, Michel Henritzi, Stephen O'Malley, Erik Minkinen, Jean-Marc Montera, Bubu Pagier, un disparu à la lettre R, Xavier Saïki et je ne suis pas le Bottin. Mais des femmes ? Nenni. Nib, que dalle - aucune sinon Nina Garcia¹.

La relève. On m'a fait remarquer que le terme était assez désobligeant. De quoi blesser les egos chafouins, ceux dont le « moi je » a bien du mal à supporter, pauvre petite chose, celui d'un autre, et d'une autre encore moins. Gaminerie. Et puis le terme est militaire : funeste connotation, m'a-t-on objecté. Mais faut bien admettre que la Grande Muette a toujours fait preuve d'un grand discernement dans le choix des mots. L'avant-garde, c'est d'elle aussi. Les taiseux d'ordinaire sont rigoureux avec le langage, c'est d'ailleurs pour ça qu'ils la ferment. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait que les taiseux pour avoir autant que les écrivains de respect pour les mots - et ce jusqu'à la révérence, jusqu'à la crainte : crainte de les abîmer s'ils ouvraient la bouche, crainte de leur pouvoir dans d'autres bouches. Bref. Et à la question « qu'est-ce donc que Mariachi amènerait de neuf en musique ? », on répondra que la relève, c'est une question de fonction (la relève de la garde à l'armée, comme à l'hôpital ou à l'usine), et une question de personne. Pour savoir si sa musique renouvelle ou non la fonction, les grincheux voudront bien attendre un peu : Nina Garcia n'a que 27 ans.

Ceci écrit, je me suis dit que je lui ferais lire en début d'entretien, en guise d'entrée en matière. Rendez-vous est pris chez elle, mardi 8 mai 2018. Armistice, les guerriers au placard.

Elle lit, ça la fait marrer. Donc je garde.

A Banlieues Bleues, le 4 avril 2018 (ce qui suit a été écrit pendant le concert, sans re-

toucher), elle a commencé son set par ce qui ressemblait au trot libre d'un cheval dans la steppe (martèlement des cordes avec une tige de métal, très sourd), comme doublé par des cloches tibétaines (résonance). La diphonie, comme une signature pour Mariachi. Tête baissée, comme à l'accoutumée : l'attitude un peu butée, frontale, brutale, d'un animal pris au piège et prêt à charger. Tête baissée, et souvent même toute entière baissée : accroupie. Si la métaphore animalière s'impose, c'est que la fille - et c'est aussi pour ça qu'elle m'intéresse tant - est nature. Vraie. Sauf qu'au bout d'un temps (plutôt court), et ce n'est pas la première fois qu'elle me fait cet effet, ce n'est plus à un jeune cheval qu'on a l'impression d'avoir affaire, mais carrément à une licorne. C'est qu'elle (ou son jeu, c'est tout un, puisqu'elle est vraie) est furieusement mûre... Mais possible en fin de compte qu'elle ait juste la maturité de son âge, exactement, et que 99 % de l'humanité ne soient que de vieilles gamines et de vieux gamins figés dans un refus pathétique de grandir - une progeria inversée, et transposée du plan physique au plan psychique. Elle, veut grandir : elle sait qu'elle en a encore sous la pédale, et elle veut l'avoir... Et puis vient toujours (ou presque) un moment où ça lâche. Où il est très évident qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Du moins en conscience. Parce que son cerveau reptilien, lui, le sait très bien... Penser à lui demander si elle a fait de la danse.

Alexandrine Kirmser : Est-ce que tu as fait de la danse ? J'ai pensé à ça en te regardant jouer à Banlieues Bleues : je me suis dit que la posture que tu adoptais à tel ou tel moment de ton set était vraiment déterminante. Ça pourrait sembler devoir être le cas pour n'importe quel musicien sur scène, mais ça ne l'est pas tant que ça : il y a un tel refus du « spectaculaire » dans le milieu, que certains donnent même l'impression d'avoir laissé leur corps dans la loge...

Nina Garcia : C'est marrant, ça, parce que non, je n'ai jamais fait de danse, mais quand j'étais gamine, je voulais absolument en faire. Ce qui s'est passé, c'est que j'ai été refusée au cours, parce que je suis née en fin d'année et que j'étais trop jeune ; genre j'avais cinq ans et demi et pas six. Injustice, traumatisme ! Et du coup, à la place de la danse, j'ai fait de la guitare...

Ca me rappelle - saloperie d'esprit analogique - l'histoire d'Elvis. A 10 ans, ce qu'il voulait, c'était un vélo. Seulement voilà, Elvis était déjà un survivant, déjà un miraculé, déjà un miracle : son jumeau Jesse Garon était mort-né. Même que pendant une très longue demi-heure, Gladys - la mère, descendante d'une indienne cherokee nommée Blanche Colombe du Matin - avait tout simplement pensé avoir perdu son enfant. Et puis Elvis était arrivé. Le Messie. Le King, dès son pre-

mier souffle. Alors pas question qu'il se tue en vélo : à la place, Gladys lui offrit une guitare.

Mais c'est vrai, je bouge quand je joue, et j'en ai bien conscience. Le mouvement, ça a toujours été là, avant même la musique. Mon rapport au son est avant tout physique, c'est clair... Quant au choix de la guitare en particulier, je ne me souviens plus pourquoi. Mais j'avais l'instrument en tête bien avant de commencer à l'étudier à sept ans. Je me souviens même que je faisais du *air guitar* dans la cour de récré... J'aimerais bien te dire que j'ai vu Keith Richards à la télé à cinq ans, ou mieux Derek Bailey, mais je mentirais. Franchement, je ne sais pas...

Tu imagines bien qu'aussi branque soit cette interview, on va quand même sacrifier aux standards du genre. Qu'est-ce qu'on écoutait, chez toi, quand tu étais petite ?

Il y avait tout le temps de la musique. Du matin au soir. Mon père est plutôt rock, un peu psyché - Pink Floyd, Jimi Hendrix... D'ailleurs il m'avait offert un disque de *lives* de Jimi Hendrix quand j'avais neuf ans. Mais à l'époque, ça m'avait cassé les oreilles ; je l'ai repris vers 12 ou 13 ans, et là, c'est devenu le meilleur disque de tout l'univers... Ma mère écoutait du rock aussi, mais elle était ouverte à des trucs jazz, à la chanson. On allait à des concerts... On habitait dans les Landes. Alors évidemment, ça peut sembler loin de tout, mais du coup, les gens se bougent beaucoup, il y a une vraie culture associative, et mes parents faisaient partie d'une asso qui organisait un festival tous les étés, à Carcarès...

Premiers souvenirs d'émois musicaux ?

Si on remonte à l'enfance, je ne saurais vraiment pas dire... En revanche, si on parle des premiers moments où on se sent entièrement rempli de joie en écoutant de la musique, où on a l'impression d'être touché par la grâce, c'est durant ce festival, donc vers 12 ans... C'était au milieu de la forêt, les concerts s'enchaînaient toute la nuit, il y avait, je ne sais pas, 200 personnes, toutes générations confondues : voilà, c'est ça, mes premiers émois - ce n'est pas du tout lié à des musiciens connus ou quoi, non, c'est plutôt un truc d'expérience, d'énergie collective qui émane du public comme des musiciens.

Parfois, les musiciens s'étonnent du fait que leurs auditeurs focalisent à ce point sur leurs personnes. Enfin, leurs personnes... Disons avant tout sur Presley, Hendrix ou Bowie. Et qu'est-ce que je fais d'autre, là, sinon me focaliser sur Nina Garcia ? Certes, l'étonnement susdit est louable. Critique voire refus du statut des musiciens dans le mainstream, qui en fait des alter ego des porte-manteaux et des pousse-ballons (Kate Moche et Ronaldconho), volonté d'effacement de soi derrière la musique, rigueur, discipline - soit. Mais l'ex-

plication de cet attachement de l'auditeur au musicien est pourtant très simple. C'est que, Mesdames et Sieurs, on est comme vous : on veut vivre. Alors on s'accroche à toutes les branches qu'on peut ; et ceux qui ne trouvent plus suffisamment à quoi s'accrocher, eh bien ils sont emportés par le courant, ils s'en vont. Vous vous accrochez à vos bouts de peau, de bois et de métal. Et nous, à défaut de ces bouts de machin, on se raccroche à vous.

Mais à l'époque de ces festivals, donc, tu avais déjà commencé la guitare...

Alors oui, à sept ans, je suis entrée dans une école qui s'appelle la Rock School, à Mont-de-Marsan (elle existe toujours) : on avait des cours d'instruments avec trois ou quatre gosses du même âge et du même instrument, et une fois par semaine, il y avait ce qu'on appelait des « regroupements », avec des gosses qui jouaient d'autres instruments, pour qu'on apprenne à jouer en groupe. Et puis une fois par trimestre, on faisait un concert - qu'on fréquente l'école depuis trois mois ou dix ans, c'était pareil. C'était pas le Conservatoire, hein : il n'y avait pas de vrais cours de solfège, on nous en donnait juste les bases quand une occasion se présentait, dans la pratique. Ce qu'on nous apprenait, c'était surtout le plaisir de jouer.

Et ton premier groupe, c'est quand ?

A 13 ans. Basse, batterie, claviers et guitare - et tout le monde chantait. Enfin, si on peut appeler ça chanter ! On a joué ensemble pendant quatre ou cinq ans, et on a fait énormément de concerts, y compris lors du festival dont je t'ai parlé. C'était du rock, quoi. Alors évidemment, quand je réécoute, esthétiquement je n'adhère plus du tout, mais quand même, je me dis : on avait 15 ans, on composait nos morceaux, on répétait, on faisait des concerts, c'est pas si mal... Ensuite, il y a eu d'autres groupes : un groupe de vrai punk, et un groupe de musique traditionnelle gasconne [*éberluée, l'intervieweuse*]... Ben un groupe avec cornemuse, accordéon, vielle à roue, batterie, basse, et moi à la guitare, plutôt rythmique... Ma vie dans les Landes : guitare électrique et cornemuse !

On en est à l'adolescence : toujours pas de musiciens ou de disques particuliers ?

Bon, c'est clair que le disque de mon adolescence, ça a été *Horses* de Patti Smith... surtout « Gloria ». J'écoutais du rock, Iggy Pop, des trucs comme ça, et puis les groupes de mes potes...

Et comment en es-tu venue à écouter autre chose que du rock, alors ?

En arrivant à Paris, à 17 ans. Les Landes, c'est bien beau (pour de vrai), mais j'avais envie de découvrir autre chose, de pouvoir me perdre dans une ville, de me sentir inconnue dans une foule. Donc après le bac, je suis passée direct de Mont-de-Marsan à



Mariachi

© Benjamin Viot

Paris, au motif (il en faut bien un) de faire des études de médiation et production culturelles. Mais je les ai faites, hein, ces études, jusqu'à la licence incluse - même si ce n'était pas très intéressant. C'était même carrément chiant. Le seul truc bien, c'est que ça se faisait en alternance : on était la moitié du temps en stage - et c'est comme ça que j'ai connu les Instants Chavirés : c'est là où j'ai fait mon dernier stage. La chance... Et donc durant cette période, je ne joue plus : plus de cours de musique, plus de groupe, plus de concerts - mais je pratique quand même la guitare chez moi, tous les jours, et puis de la musique, j'en écoute beaucoup, beaucoup... Parce qu'en arrivant à Paris, j'ai découvert que je ne connaissais absolument rien à rien : alors je me suis dit qu'il fallait vraiment que je rattrape le retard.

Avoir du retard, à 17 ans... Paradoxalement, c'est seulement quand on va vite et même très vite que c'est possible : la fille a su qu'elle était en retard bien avant la plupart de ses contemporains - lesquels d'ailleurs jamais ne sauront qu'ils le sont, en retard. Comme disait Cocteau, « il n'y a pas de pré-courseurs, il n'y a que des retardataires ». Je me souviens que la première fois où je l'ai vraiment remarquée, Nina, bien avant de la voir sur scène, c'était durant un concert, aux Instants. J'avais senti pas loin de moi, dans mon dos, un genre de foyer de concentration d'intensité inhabituelle (rien d'ésotérique là-dedans : la perception des intensités et même des qualités de présence, c'est un truc que la pratique du théâtre développe considérablement). Je m'étais retournée, et j'avais vu cette fille, front en avant déjà, qui regardait la scène et ce qui s'y passait avec... allez, oui, une forme d'avidité. Et je m'étais dit : tiens, une bouffe-la-vie.

Et donc, comment as-tu connu les Instants ?

J'avais fait un de mes stages à la radio Jet FM de Nantes, et l'un des animateurs écoutait pas mal de musiques expérimentales, il m'a fait découvrir plein de choses... Je ne sais plus si c'est lui qui m'a parlé des Instants, ou alors si c'est en revenant à Paris après ce stage que j'ai cherché un lieu où se jouaient ces musiques-là. En tous cas, j'ai commencé par y aller pour des concerts, et très vite, en 2011, j'y suis entrée en stage... Mais mon premier concert de *noise*, ce n'était pas aux Instants, c'était à la Miroiterie, c'était Andy Bolus, et j'avais trouvé ça complètement hallucinant : je m'étais dit « mais merde, qu'est-ce qu'il fait ? ». Là, il y avait quelque chose que je ne comprenais absolument pas - et qu'il fallait absolument que je comprenne. Un autre grand souvenir de concert, c'est Marcus Shmickler, à l'Audible Festival [*en duo avec Peter Rehberg, édition 2012 du festival, organisé par les Instants et Jérôme Noetinger à l'Echangeur de Bagnolet*] : j'avais les yeux fermés, et à un moment, je me suis rendu compte que je ne savais plus si j'étais debout, assise ou couchée, je ne savais même plus où j'étais en fait, et j'avais l'impression que c'était mon cerveau qui produisait les sons. Et je me suis dit : ah ouais, là ça ne rigole plus du tout, c'est du sérieux... Une grande expérience.

Tu travailles aux Instants, maintenant : tu peux nous parler un peu du travail que tu y fais, et plus généralement de ce que les Instants t'ont apporté, en tant que musicienne ?

C'est clair que j'y ai beaucoup appris. Je peux même dire que j'ai fait l'école des Instants. Je crois que je ne suis pas la seule dans ce cas, d'ailleurs. Ça fait quand même six ou sept que j'assiste à quasi tous les concerts, et il y a les débriefings des musiciens et de

l'équipe aussi, la vie des musiciens, la vie du lieu... Comme j'ai tout découvert là - l'improvisation, la *noise*, l'électroacoustique, l'expérimental - je ne fais pas bien la différence, et je pense que ça doit s'entendre dans mon jeu ; avec des racines punk rock, c'est clair... Quant à mon boulot, alors... Aux Instants, il y a le volet concerts que tout le monde connaît, il y a le volet expositions, qui est plus récent et que les gens connaissent peut-être moins bien, et puis il y a le volet pédagogique, dont je m'occupe : on organise des ateliers de pratique musicale avec des musiciens, pour différents publics (scolaires, étudiants, adultes en difficulté, adultes public des Instants). C'est de la transmission, bien sûr, mais ça permet aussi de donner aux gens un accès à la création contemporaine, et de travailler avec eux sur des notions de valorisation de soi, de vivre ensemble, de remise en question des normes... Je n'étais pas partie pour faire ça, au début, mais aujourd'hui, je suis vraiment convaincue par ce que je fais. Même si je suis bien persuadée que ce travail, je ne pourrais pas le faire ailleurs : c'est parce que c'est aux Instants, avec ces musiques-là, que c'est possible et que ça m'intéresse. Et je n'ai pas du tout l'intention d'arrêter : il y a des gens qui me disent qu'à un moment, je pourrais m'en passer et ne faire que de la musique - mais je n'en ai pas du tout, du tout envie. Pour moi, dans cette scène-là, il est inenvisageable de ne faire que jouer : il faut s'engager, travailler pour qu'elle existe, et pour qu'elle existe davantage, sinon ce n'est pas la peine. C'est du militantisme, j'assume.

Du militantisme, oui, tout le contraire de l'entrisme : je t'ai d'ailleurs vue je ne sais pas combien de fois aux Instants me vendre mon ticket ou me tamponner le poignet, et jamais je ne t'ai entendu dire que tu étais musicienne. D'où ma surprise, le soir où je t'ai vue sur scène, avec une basse [rires].

Faut dire quand même que c'est Thierry [Schaeffer] et JF [Pichard] qui m'ont poussée à y aller, sur scène... Je bossais depuis un moment aux Instants, ils savaient que je faisais de la guitare, et ils m'ont dit : « mais qu'est-ce que tu fais donc, vas-y, fais une soirée Q [scènes ouvertes des Instants, opportunité rebaptisées récemment Soirées Quasi] ». Et comme je ne me décidais pas, un jour, ils m'ont inscrite sans me demander mon avis, et voilà : ça a été le premier concert de Mariachi [10 mars 2015]. D'ailleurs, si j'ai pris un pseudo pour ce concert, c'est parce que c'était aux Instants, où j'avais déjà une autre activité. J'ai ressenti le besoin de faire le distinguo : Mariachi qui joue de la guitare avec un anneau dans le nez, ce n'est pas Nina Garcia qui organise un atelier de pratique musicale avec le responsable d'un centre social. Bon, peut-être aussi que j'espérais un peu que comme ça, personne ne serait au courant !

Un peu d'onomastique. Les Mariachis, prononcez [-tchi], c'est le nom qu'on donne aux groupes de musique traditionnelle mexicaine, et par extension à cette musique elle-même (sombrosos, grosses moustaches, trompette et oui, guitare). Vous le saviez ? Pas moi. On a les références qu'on peut. Nina, je me disais que ses parents avaient peut-être rendu hommage à Hagen. Mais non, c'est Berberova. Pas tout à fait la même. Y a du niveau dans la famille. De Berberova, je me souviens avoir lu l'autobiographie, C'est moi qui souligne, ou ce que ça voulait dire au XX^e siècle d'être une femme qui écrit ; et puis il y a aussi sa biographie de Tchaïkovski, qui avait fait scandale à l'époque de sa parution, parce qu'elle y parlait sans trembler ni minauder de l'homosexualité de son sujet - oui, ça faisait encore scandale dans les années 80 de parler de « ces choses-là » ; alors que ce qui est scandaleux, évidemment, c'est de se sentir en droit d'avoir une opinion sur ce qui se passe dans la culotte des gens. Bref. Et puis Garcia, bien sûr, c'est espagnol. Et inévitablement, je pense à Maria Casarès. Casarès, qui fut au XX^e siècle ce que Sarah Bernhardt avait été au XIX^e, un soleil noir qui calcinaient les planches de tous les théâtres. Casarès, qui après la mort d'Albert Camus, l'homme qu'elle aimait, était restée plus de dix ans sans jouer, hébétée, prostrée, cloîtrée². Casarès, dont Jorge Lavelli, metteur en scène, disait : « elle se possède autant qu'elle se donne ». Je raconte ça à Nina : cette phrase, je suis sûre qu'elle la comprend.

Mariachi est le nom de ton projet solo : tu peux nous parler de tes autres formations ?

Il y a Mamiedaragon, qui est arrivé deux mois après Mariachi, avec Thomas [Dunoyer de Segonzac, voir pages suivantes] à la voix et aux *samples*, Blanche Lafuente à la batte-

rie, Jeanne Guien à la basse, et moi. Thomas construit des *samples* sur des cassettes, et nous jouons dessus, avec ou alors carrément contre. Il y a une part d'improvisation, mais c'est quand même assez composé, au sens où on parle de composition dans le rock, évidemment... Ensuite, il y a Qonicho B ! : un trio de musique improvisée, avec la même Blanche à la batterie, et Morgane Carnet au saxophone... Toujours dans l'ordre chronologique, il y a mon duo avec Maria Bertel [trombone] : la première fois qu'on a joué en concert ensemble, c'était pour Sonic Protest, en 2016, et ensuite le festival nous a organisé une tournée... Et enfin, il y a mon duo avec Augustin Bette à la batterie, [et là, elle me dicte] où on se pose la question de savoir s'il y a une différence entre une guitare et une batterie. Moi je dirais que la différence n'est pas énorme.

Alors on y vient, et je me dis que c'est pas plus mal que tu aies 27 ans et pas le double - tu viens d'enregistrer ton premier disque : ça s'est fait comment ?

On peut faire une petite pause, là ?

OK, pause.

Ecrit en concert n°2. Mariachi à Musique Action, 19 mai 2018. Ce que j'entends en concert, c'est rarement seulement du son. Parfois j'entends l'origine sociale des gens, et c'est terrible ; particulièrement dans la musique écrite et sur les scènes sérieuses, et pas seulement quand ça schlingue sa bonne bourgeoisie, non, il arrive aussi que ça sente son prolo qui joue au bourgeois. Entendons-nous bien, je n'en ai strictement rien à braire, de l'origine sociale des gens : n'empêche que je l'entends. Parfois j'entends la volonté du vieux briscard qui essaie de raccrocher les



Jeanne Guien et Mariachi dans Mamiedaragon

© Michele Albertini



© David Lantran

Le duo Maria Bertel et Mariachi

wagons avec un public plus jeune, et pareil, je préférerais ne pas l'entendre, mais je l'entends. Mais parfois, ce que j'entends ne nuit pas à la musique. Parfois, c'est de l'intelligence. Tellement structurée, tellement présente, que je l'entends au point qu'elle relègue le son au second plan : j'assiste au développement d'une pensée, ou alors à l'affirmation d'une idée fixe – et c'est cette fixité qui met l'intelligence au premier plan. Parfois, nuance, c'est une volonté de séduire en s'adressant à l'intelligence de l'auditeur, par l'intelligence. Parfois, c'est une curiosité totale, à 360°. Parfois j'entends une hésitation, une tension entre deux pôles : appartenance à un petit monde bien délimité, obéissance à ses codes, versus envie de s'en échapper, d'aller voir ailleurs, là où l'herbe est encore verte, là où n'a pas déjà tout piétiné ; continuer, ou recommencer. Parfois j'entends de la rage, et elle m'apaise. Parfois j'entends de la profondeur, et je m'y noie. J'aurais pu mettre un nom derrière chaque parfois. Ça m'est arrivé d'ailleurs d'essayer de parler à un musicien de ce que j'avais entendu en l'écoutant. Mais je n'ai jamais réussi à me faire comprendre : ils me répondaient des trucs du genre : « ça fait du bien de parler d'autre chose que de musique » – alors que je leur parlais bien de musique, puisque je leur parlais de ce que j'avais entendu. Ça ressemble à ce que Nietzsche appelait l'esprit du sous-sol : un genre de fatalité qui fait voir les soubassements des actes humains, même quand on préférerait l'éviter ; être à la cave, quand tout le monde fait la fête au rez-de-chaussée... Tout ça pour dire que ce que j'entends, là, quand Mariachi joue, c'est une putain de volonté, enracinée bien profond, à une profondeur telle que si l'on tentait de lui arracher, toute la fille viendrait avec. La volonté farouche, comme on dit – syntagme

figé, sauf que farouche, Nina l'est – la volonté de ne jamais tricher. D'être elle-même, avec discrétion peut-être, sans la ramener soit, mais sans barguigner non plus. La fille, c'est certain, préférera toujours faire un concert à moitié raté plutôt qu'un concert pipeauté. On m'objectera qu'un concert pipeauté est nécessairement un concert raté, et j'aimerais bien en être d'accord, seulement c'est faux. D'abord parce que chez certains, le pipeautage passe totalement inaperçu, et pas seulement d'un public non averti (pareil, je pourrais donner un nom, là). Et ensuite parce que chez certains, c'est toute l'activité qui est pipeautage : et ceux-là, comme les autres, font de plus ou moins bons, ou de plus ou moins mauvais concerts (idem, j'ai un nom). Bref. Fin du concert. Du genre dont on se souvient longtemps.

PS : Chose vue et entendue. Après ce concert de Mariachi à Musique Action, une minuscule toute petite fille aux yeux démesurément bleus, ouverts et sérieux observe intensément deux personnes, une femme et un homme, qui discutent assises sur un muret à deux ou trois mètres d'elle. Elle fronce les sourcils, réfléchit un court instant – et puis elle y va. Elle se poste devant eux, les bras croisés dans le dos, coudes dans les mains, et sans le moindre sourire, sourcils toujours froncés, elle leur demande : « vous êtes déjà amoureux, ou pas encore ? ». Oui, sait-on jamais, hein ? Si le moment fatal était encore à venir, et si seulement elle pouvait en être témoin ? Peut-être comprendrait-elle ce que c'est que ça, dont les grands ne parlent qu'à demi-mot et auquel ils ne comprennent apparemment rien : aimer.

Alors oui, mon disque... Je n'ai pas encore beaucoup enregistré. Il y a quelques enre-

gistrements de Mamiedaragon³, et aussi une cassette de Mariachi, où il y a mes trois premiers concerts, plus deux impros – le tout sorti sur No Lagos Musique, le label de Thomas, avec lequel je joue, et qui est un ami. C'est tout. Thomas est quelqu'un de boulimique, de très généreux : s'il pouvait sortir dix disques par semaine, il le ferait. Et régulièrement, il me disait : « quand tu veux, hein, on fait un disque de Mariachi ? ». Et bon, j'ai fini par dire oui. Le disque sortira sur No Lagos et sur le label de Thierry Monnier, Doubtful Sounds. J'ai commencé à y travailler durant l'automne 2017, et j'ai enregistré au printemps 2018 à Bruxelles, dans une ancienne usine à bière, la Brasserie Atlas. Techniquement, c'était marrant : il y avait un micro sur l'ampli, deux dans le fond de la salle, et deux binauraux sur ma tête – justement parce que je bouge beaucoup quand je joue, et qu'il y a beaucoup de sons acoustiques qui ne passent pas par l'ampli : ça nous intéressait d'entendre quels reliefs ça produirait. Pour l'enregistrement, pour le mixage, le *mastering* et la gravure, je travaille avec Frédéric Alstadt (Angström Studio)... Il a fallu que je me pose une foule de questions : qu'est-ce que ça veut dire de sortir un disque ? Et de sortir un disque quand on fait de l'impro ? Quel support (on a fini par choisir le vinyle) ? Et puis quoi mettre dessus ? Alors c'est clair, c'est plus de l'impro, même si tout n'était pas écrit à l'avance. J'avais une trame, une durée plutôt très précise (à une minute près), une forme que j'avais beaucoup répétée, et une petite marge de liberté – qui est celle de l'interprétation, en définitive. Il n'y a pas de montage post enregistrement. En ce moment, on est en train de boucler le mixage, et c'est assez vertigineux : ça pourrait presque être de la réécriture, tellement on peut retoucher toutes les fréquences, les inhiber, les mettre en avant, suivre différents « chemins » du son. On est vraiment totalement immergé dans la matière sonore, à un autre niveau qu'au moment du jeu, et sans l'immédiateté et l'urgence du *live*... Ça pourrait produire des musiques assez différentes. On a fait le choix de rester assez bruts, mais je me rends compte que je n'ai pas fini de me poser des questions sur ce que c'est qu'un disque. Celui-là n'est même pas encore sorti, que j'ai presque déjà envie d'y retourner...

C'est quoi, tes projets, pour les mois à venir ?

Finir ce disque ! Mixage, *mastering*, et puis la pochette, qui sera signée Hélène Marian, pour une sortie prévue en septembre. J'ai des concerts programmés : Mariachi à Musique Action et à Hambourg, Mamiedaragon au Tapette Fest, un trio avec Camille Emaille et Arnaud Rivière aux Instants... Et après, ben j'ai envie de jouer quoi, de faire plein de concerts, et aussi d'avoir d'autres projets, à la guitare, mais pas forcément électrique. Et même, pourquoi pas, jouer de la musique écrite – même si je ne sais pas bien lire, mais

je peux apprendre. Faut que je fasse d'autres choses, quoi, parce que là, je commence à être installée, dans la musique de Mariachi...

Excellent, ça : la fille qui au bout de trois ans se dit qu'il faut qu'elle fasse attention, qu'elle commence à être trop installée ! Quand je pense à ceux qui sont installés depuis 30 ans, et qui seraient bien incapables d'aller voir ailleurs [rires]... Bon, je crois qu'on a fait le tour, non ? Tu l'auras compris, les questions techniques, ça ne pouvait pas être avec moi, sorry...

Mais moi je suis très contente que tu ne m'aies pas posé de question sur la guitare : ça ne m'intéresse carrément pas, ça n'est vraiment pas la question. Les gens qui viennent me voir à la fin des concerts et qui me demandent, « c'est quoi, ta pédale ? » (je n'en utilise qu'une), j'ai toujours envie de leur dire : eh oh, c'est moi, la pédale !

La chute est véridique. La conversation, c'est un art d'improvisation. Vers la fin, je crois qu'on s'était trouvées. La preuve.

D'aucuns trouveront sans doute que j'ai singulièrement manqué de recul avec mon sujet. Le recul : encore un terme de va-t-en-guerre, à l'origine. Le recul, c'est la bonne distance, celle qui s'apprécie du point de vue du chasseur par rapport à la proie qu'il veut atteindre. Le recul est assassin. L'amour seul abolit la distance. Toute prise de recul est un désamour. Et soyons clairs : j'ai interviewé Nina Garcia parce que j'aime Mariachi. Mais ce ne pas parce que je l'aime qu'elle est douée, ben non, on se connaît peu, on n'est même pas amies : c'est parce qu'elle est douée que je l'aime. Et puis, qu'est-ce qui fait qu'on aime quand on aime ? On pourrait dire : un équilibre rare et instable, dans ce qu'on reconnaît chez l'autre, entre des choses qu'on n'a pas mais qu'on apprécierait d'avoir en soi (au hasard, beaucoup de détermination, la vie devant soi et une guitare), et des choses qu'on a et qu'on apprécie d'avoir en soi (toujours au hasard, un grand caractère, le sens de l'engagement et beaucoup d'audace). Pour s'aimer, il faut à la fois se ressembler et se dissembler. Quand ressemblances et dissemblances tapent à la fois sur les fondamentaux de l'un et de l'autre, alors c'est ce qu'on appelle le grand amour. C'est une façon de voir les choses, il y en a d'autres. Mais surtout, quand il s'agit du grand amour, celui qui s'enfonce jusque dans les plus reculés recoins du cerveau, jusque dans la moelle, jusque dans le sang⁴, les façons de « voir » sont bien pauvres, parce qu'à de telles profondeurs, on n'y voit plus rien⁵. Au point qu'on ne peut plus dire, sauf par raccourci, « j'aime » : la vérité, c'est que « ça aime » en nous. Comme parfois, « ça joue », ou « ça écrit », à travers nous.

Vous avez noté le petit pincement de gêne, de pudeur effarouchée, que vous avez eu à la lecture du mot amour ? Curieux, non, comme les territoires de l'admissible et de l'inadmissible se sont déplacés, depuis que nous sommes nés, tous autant que nous sommes ? Le pognon maître du monde, l'ultra-violence pour divertissement, la pornographie prescriptive jusque dans nos pieux, tout va bien, c'est dans les mœurs, c'est réglo, c'est même rigolo (voix de Brigitte Bardot). L'obscène n'est plus là : l'obscène aujourd'hui, c'est le sentiment. Je dis que le seul espace de transgression qui nous reste, c'est de parler d'amour.

N'empêche que c'est embarrassant, pour une jeune musicienne, ces dérapages à moitié contrôlés de l'intervieweuse qui parle de tout et de n'importe quoi⁶ et même d'amour mais surtout pas de technique guitaristique. En plus, pas une seule punchline à en tirer pour de futurs dossiers de presse, la misère... Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Mariachi, c'est de la bombe. C'est tout. Et m'est avis que c'est du solide : volonté d'apprendre, détermination, intégrité, rigueur, intelligence, appétit de vie, tout est là pour que ça dure. Le seul point qui pourrait achopper, oui, c'est ce qui toujours menace les gens très doués et très rapides, c'est : quoi maintenant (image du cheval de manège tournant en cercle autour de son piquet) ? Et quoi ensuite ? Mais pas d'inquiétude, puisque cet écueil, elle en a (déjà, bien avant l'heure) une parfaite conscience. Admiration. Et si je peux le dire, sans crainte aucune que ça lui monte à la ciboule, à la fille, c'est parce que quoi qu'on puisse dire d'elle, ça peut l'intéresser, ça peut l'agacer ou l'amuser, OK – mais ça ne la fera jamais dévier de sa route d'un iota. S'il y a une chose que je suis à peu près sûre d'avoir compris d'elle, c'est bien ça : une licorne, c'est indomptable.

Pour conclure, qu'on se le dise : quiconque est en capacité de faire jouer Mariachi et ne l'aura pas fait avant la fin de l'année est un âne. Je le dis d'autant plus librement qu'à la fin de l'année, on n'en verra certainement plus la queue d'un, d'âne.

1. En fait, il y en a au moins une, et c'est Nina qui me le rappellera : il y a Clara de Asis. Mes excuses, Mademoiselle, mais vous nuisiez à mon paragraphe ; un jour, je vous rendrai justice.
2. La correspondance de Casarès et Camus vient de paraître chez Gallimard, et c'est une splendeur. Qui remet à leur juste place toutes les viles préoccupations qu'on nous invente et qui nous font perdre nos vies. Casarès à Camus : « Vieillir, c'est découvrir la transparence, brûler les frontières, fondre les limites, abattre les paravents », et « Je pense à toi. Et cela monte comme une marée en moi. Je t'attends avec décision et certitude, sûre que nous pouvons être heureux, décidée à t'aider de toutes mes forces et à te

donner confiance en toi. Que tu m'aides un peu, très peu, et cela suffira pour que j'aie de quoi soulever les montagnes ».

3. Deux cassettes, un CD et un vinyle quand même : depuis 2015, c'est déjà beaucoup. Disponible aussi en téléchargement, comme le premier enregistrement de Mariachi : <https://nolagosmusique.bandcamp.com>.
4. Camus à Casarès : « Tu es mon équilibre, l'épaisseur du sang et des rêves », et « Un amour, Maria, ça ne se conquiert pas sur le monde mais sur soi-même. Et tu sais bien, toi dont le cœur est si merveilleux, que nous sommes nos plus terribles ennemis ».
5. « Vos élans spontanés sont les aboutissements de longs calculs en vos abîmes. », Louis Scutenaire, *Mes Inscriptions*.
6. A toi qui lis les petites lignes, et qui dois prochainement écrire un papier dans *Revue & Corrigée* : je ne sais pas comment ça a bien pu se faire, mais j'ai quand même casé Elvis, Casarès et Nietzsche, dans cette interview... A toi maintenant : case-moi, on va dire... Anita Ekberg, Godard et Louis-Ferdinand Céline.